

La sémiotique au risque de Souriau: de la phénoménologie à une ontologie réaliste *

Marion Colas-Blaise **

Résumé: Il s'agit, dans cet article, de réexaminer la dualité sujet (de connaissance) vs objet (connaissable) et d'argumenter son renouvellement et, à terme, son dépassement à la lumière de la sémiotique greimassienne et postgreimassienne, ainsi que de l'ontologie plurimodale d'Étienne Souriau. À cet effet, un ensemble de concepts-clefs – le sens de l'être et l'être du sens, la subjectivité et l'objectivité, la présence, l'événement, le point de vue, l'imperfection, le laisser être et le laisser faire, le faire être et le faire faire, l'un et le multiple, la singularité et l'agencement... – sont soumis à un double éclairage, par la sémiotique et par la théorie de l'instauration de Souriau. Ensuite, l'article se propose d'étudier le rôle joué, en sémiotique, par les modes généraux du synaptique, de la modalité et de l'altération et par les modulations d'existence auxquelles ils commandent. Tout au long de ce parcours, l'attention se porte non seulement sur l'impact que la prise en considération de la théorie de l'instauration peut avoir sur le devenir de la sémiotique, mais sur le développement d'une réflexion sémiotique épistémologique.

Mots-clefs : sémiotique; épistémologie; phénoménologie; ontologie plurimodale; modes d'existence.

* DOI : <https://doi.org/10.11606/issn.1980-4016.esse.2020.172769> .

** Professeur de linguistique et de sémiotique à l'Université du Luxembourg. E-mail: marion.colas@uni.lu . ORCID: <https://orcid.org/0000-0002-8449-5076> .

1. Introduction

Comment la sémiotique greimassienne et postgreimassienne, ou encore la sémiotique structurale et la sémiotique marquée au sceau de la phénoménologie accueillent-elles les choix épistémologiques d'Étienne Souriau, en quoi l'empirisme radical infléchit-il certaines de leurs positions et permet-il de renforcer une réflexion de type épistémologique ? Répondre à ces questions, c'est relever un vrai défi. Mais aussi, et d'abord, ces questions gardent-elles leur pertinence ? Dans leur introduction aux *Différents modes d'existence* de Souriau, suivi *De l'œuvre à faire*, Isabelle Stengers et Bruno Latour (2009, p. 14-15) notent ceci :

Et pourtant le livre qu'on va lire n'est pas plus d'esthétique que d'épistémologie. Pour comprendre à quel point il s'agit d'un livre de philosophie, de métaphysique, il faut éviter le piège qui lierait de manière privilégiée les formes au connaissable, au risque de réduire le trajet de la connaissance à la simple coopération du sujet connaissant et de l'objet connu – en attribuant les responsabilités tantôt à l'un tantôt à l'autre. [...]. Elles appartiennent à la problématique de la réalisation conçue comme une conquête. Elles se manifestent dans l'opération même grâce à laquelle aussi bien la pensée que ce qui est pensé gagent ensemble leur solidité.

Le projet d'interroger les choix épistémologiques de la sémiotique à la lumière de la théorie de l'instauration de Souriau, également par rapport aux présupposés de la phénoménologie, serait-il donc, d'emblée, voué à l'échec ? Pour le dire cavalièrement, l'essentiel, pour Souriau, semble résider non pas dans la connaissance qui présuppose la dualité sujet de connaissance vs objet connaissable, mais dans la description des modes d'existence (phénomènes, choses, imaginaires, virtuels) et de la trajectoire du *à faire* (faire exister pleinement, en atteignant un degré d'accomplissement). Ce que Latour (2015, p. 33) confirme à sa manière : le mode d'existence du phénomène¹ réclame cette « vection » « enfin délivrée de la question de la connaissance et, surtout, de l'obligation de n'être que le répondant d'une intentionnalité ». Les questions liminaires de toute épistémologie – comment fonder la connaissance de manière critique ? comment et sous quelles conditions est-elle possible ?... – seraient-elles mises entre parenthèses ? Ou plutôt, quel traitement l'empirisme et la sémiotique leur réservent-ils ?

Un deuxième ensemble de questions s'ajoute d'emblée : quels sont les points de contact entre la sémiotique greimassienne et postgreimassienne et

¹ Dans les limites de cet article, nous n'explorerons pas systématiquement toutes les différences entre ces modes d'existence. À ce sujet, cf. Lapoujade (2011, 2017), Latour (2012, 2015), Fontanille (2014), Fontanille et Couégnas (2018).

l'ontologie plurimodale de Souriau ? Quels sont les concepts et notions phares qui, bénéficiant d'un double éclairage, cristallisent le débat ?

Les points de jonction existent et ils sont attestés. Un rapide tour d'horizon, qui ne prétend à aucune exhaustivité, permet de relever les traces d'une aventure régulièrement partagée. Au plus tard, *Terres de sens* (2018) de Jacques Fontanille et Nicolas Couégnas nous convainc de la nécessité d'interroger conjointement les présupposés de la sémiotique et de la théorie sourialienne de l'instauration. Cela nous autorise à parler, sans doute, de convergences au moins ponctuelles, d'entrées en résonance fécondes, dont il faut évaluer l'impact sur l'évolution des recherches, voire d'une véritable complémentarité². C'est bien de cela qu'il s'agit ici : montrer que Souriau, connu des sémioticiens pour *Les deux cent mille situations dramatiques* (1950), pour le *Vocabulaire d'esthétique*, publié sous la direction d'Anne Souriau en 1990, ou encore pour *Les différents modes d'existence* (1943) et *De l'œuvre à faire* (1956), inspire jusqu'aux fondements de la sémiotique greimassienne et accompagne les développements contemporains de la sémiotique postgreimassienne.

Ainsi, il est remarquable que, réfléchissant au modèle actantiel dans *Sémantique structurale* (1966, p. 175-176), Greimas consacre aux *Deux cent mille situations dramatiques* de Souriau un point intitulé « Les actants du théâtre ». Ses commentaires sont éloquents : l'intérêt de la pensée de Souriau réside dans la possibilité de vérifier la pertinence de la fonction au-delà même du conte populaire. Sur la base d'une même distinction entre l'« histoire événementielle » et le « niveau de la description sémantique », des « situations » étant alors décomposées en procès d'actants. Si, selon Greimas, on peut regretter la limitation du nombre des fonctions à six, le caractère « subjectif » de la pensée » et l'absence d'analyse concrète, les fonctions de Souriau présentent un intérêt certain : à condition qu'on ne se laisse pas « décourager par le caractère, énergétique et astronomique à la fois, de la terminologie de Souriau » ; d'une terminologie qui, toutefois, ne saurait en voiler la « cohérence ». Plus largement, comme le souligne Jacques Fontanille (2014), la notion de mode d'existence ouvre, dans *Sémantique structurale*, sur les « multiples ontologies que la sémantisation du monde dans la perception est susceptible d'instaurer ».

Les sémioticiens sont interpellés par d'autres facettes de l'œuvre de Souriau, en particulier par son versant esthétique. Herman Parret (2006, p. 138-139) souligne le rôle que Souriau a joué dans la mise en place d'un « nouveau paradigme anti-lessingien », en séparant le « temps *intrinsèque* de l'« univers de l'œuvre d'art plastique » » du « temps nécessaire pour la lecture et l'interprétation de l'œuvre tout comme du temps de l'événement ou du récit représenté par

² Cf. Sémir Badir (2018) au sujet de la différence entre les convergences, en l'occurrence entre la phénoménologie et la sémiotique, et la complémentarité.

l'œuvre ». L'attention portée au rythme et au tempo ne manque pas d'avoir des échos dans la sémiotique postgreimassienne, en particulier tensive.

Autre signe qui ne trompe pas : dans le sillage des *Différents modes d'existence*, Jacques Fontanille (2014) est attentif à la philosophie ontique, à une « ontologie réaliste », préparée par les réflexions contemporaines sur la sémiose et les sémiotiques-objets. L'article interroge conjointement les notions d'existence et de présence, celles, fondatrices, d'altération et de relationalité, ou encore d'imperfection, sur le fond d'une ontologie réaliste plurielle mise en relation avec les niveaux de pertinence constitutifs du parcours génératif de l'expression (signe, texte, objet, pratique)³.

Enfin, il porte son attention sur la philosophie synaptique (des relations) qui conçoit les passages entre les existants et les changements qui affectent ces derniers à la lumière d'une « grammaire de l'existence » (Souriau, 2009 [1943], p. 154). Quel est le lien avec les modalités greimassiennes ? Une note dans *Terres de sens* (Fontanille & Couégnas, 2018, p. 70) résume tous les enjeux :

C'est ici [à propos de la « grammaire de l'existence » de Souriau] qu'il faut faire le rapprochement avec la « seconde voie » de Greimas : les « ou bien », les « pour », les « alors », les « à cause de » sont les modalités d'altération et d'imperfection qui constituent le flux de l'expérience.

Sur ces bases, nous explorerons une double voie : il s'agira de montrer (i) qu'en adoptant – adaptant – certains concepts et notions de l'ontologie plurimodale, la sémiotique peut reformuler la dualité sujet connaissant *vs* objet, même si la philosophie de l'instauration problématise cette dualité sans adresser la question directement⁴, (ii) que la « réalité » est « connaissable » à travers l'expérience de l'instauration et des modes d'existence.

D'une part, il faudra vérifier la pertinence, pour la sémiotique, de l'hypothèse qu'il est possible de résumer en ces termes : au lieu de l'homme construisant un monde débrayé et objectivé, au lieu de l'artiste-démiurge seul responsable de la statue, les modes généraux du synaptique (relationalité), de la modalité et de l'altérité/altération les *font tenir* ensemble, d'une certaine manière.

D'autre part, il faut envisager la possibilité de ne pas concevoir la « réalité » comme un donné « connaissable » comme tel, à la différence des « seuls états substantifs » (James, 2003 [1892], p. 118), chers au premier empirisme.

³ Voir également Fontanille (2008).

⁴ Le couple sujet-objet, nous dit Latour (2015, p. 44), « indiffère » à Souriau, « entièrement ».

Sans doute est-il avantageux de cibler les « vécus » de connaissance ou, mieux, d'un point de vue non phénoménologique, son « expérience », en se faisant l'écho d'une *inquiétude* épistémologique : non seulement *que connaître par l'expérience ?*, mais *comment dépasser la dualité sujet vs objet, voire s'en affranchir ?* et *comment faire faire et faire être ?*

Parler d'« expérience de la connaissance », c'est éveiller des échos particuliers, sur le fond de l'empirisme radical d'un William James⁵. Les questions qui s'adressent à la sémiotique se précisent : est-ce s'affranchir de la dualité « pensée/chose » reconduite par la philosophie classique ? Que devient la conscience dès lors qu'une même expérience est associée tantôt à une pensée, tantôt à une chose, à la fois connaissant *et* connaissable ? « La "conscience" existe-t-elle ? »⁶. Comment *ne pas* la séparer de ce dont on a conscience ? Nous ajoutons du point de vue de la phénoménologie : opter pour l'« expérience » d'ontologies multiples dans la perspective de l'empirisme radical, est-ce se défaire du donné phénoménal, est-ce dépasser la présence intuitive, s'alléger de la notion de subjectivité ? Il est significatif que déjà dans *De l'imperfection* (Greimas, 1987), le sujet et l'objet ne soient plus présumés.

Afin d'esquisser des réponses, nous conjuguerons ensemble la notion de *il y a* avec celles de présence et d'événement (deuxième partie). Ensuite, nous confronterons les présumés de la phénoménologie et du constructivisme avec ceux du perspectivisme cher à Souriau (troisième partie). Enfin, nous nous demanderons quel peut être l'intérêt, pour la sémiotique, du renversement de la perspective qui fait que des existants sont « suspendus » aux modes généraux du synaptique, de la modalité et de l'altération (quatrième partie).

2. // y a : de la présence et de l'événement

Pour Souriau, *il y a* renvoie à l'événement, à ce qui arrive et à ce qui a lieu. En même temps, en sémiotique « phénoménologique », *il y a* concerne ce moment originaire où une instance sensible, corporéifiée, *prend position*. La question rejoint celle de la présence d'une instance *au* monde, *devant* le monde ou *dans* le monde (Colas-Blaise 2019a, 2019b), la notion de présence étant elle-même ambivalente. En effet, « présence » peut être utilisé au lieu d'« existence » : dans le *Dictionnaire*, Greimas et Courtés (1979, p. 138) assimilent le « problème de la présence » à celui de la « "réalité" des objets connaissables ». Essayons de démêler cette difficulté.

⁵ Cf. plus particulièrement les *Essais d'empirisme radical*, 1912.

⁶ Tel est le titre d'un article de James (1904), dans lequel il considère la conscience comme un point de vue sur les choses.

L'événement

« Ce qui fait la grandeur de l'événement, ce n'est pas qu'il soit transitif ou dynamique, ni même qu'il soit singulier et *hic et nunc*, c'est qu'il est le fait, c'est qu'il est ce qui a lieu » (Souriau 2009 [1943], p. 152). Scruter l'événement, cet « absolu d'expérience » (*idem*), c'est-à-dire ce qui a lieu, mais aussi les « transitions », les « connexions » (*idem*) par lesquelles quelque chose accède à un (autre) mode d'existence, c'est reprendre la question de la « connaissance de la réalité », mais autrement ; non point à partir du moi et de la pensée, mais à partir de l'advenir instauratif et de ce qui est advenu : « c'est qu'il y a (mais non toujours) phénomène du fait ; comme il y a fait du phénomène » (*ibid.*, p. 153).

Une foule de questions se pressent alors : non seulement, quelle(s) forme(s) l'événement prend-il ? S'il *ne dépend pas* d'un sujet opérateur, ce qui a lieu placerait-il ce dernier dans sa « dépendance » ? Non pas seulement *par qui le fait arrive-t-il ?* Mais *qu'est-ce qui arrive ?* Et *il arrive, le fait*. Enfin, *avoir lieu*, est-ce acquérir une pleine existence, atteindre l'intensité de l'accomplissement ? La notion d'instauration apporte au moins un début de réponse :

Qu'est-ce que l'art ? S'il faut en dire quelque chose de général, *l'art, c'est l'activité instauratrice*. C'est l'ensemble des démarches orientées et motivées, qui tendent expressément à conduire un être [...] du néant ou du chaos initial jusqu'à l'existence complète, singulière concrète, s'attendant en indubitable présence. (Souriau, 1969 [1947], p. 45)

Considérons donc les « promotions d'existence » selon Souriau, en relation avec nos interrogations liminaires (quel statut attribuer au sujet connaissant ? sous quelles conditions la « réalité » est-elle « connaissable » ?). Il n'est question d'imaginer ni des existants déjà faits, dont l'existence serait garantie, et qui, en apparaissant, rendraient la subjectivité possible, ni des instances sujet – artistes, scientifiques... – qui, d'office, prêteraient leur subjectivité à une « réalité » qui n'existerait qu'en se plaçant dans leur dépendance. Précisément, c'est en sortant de la phénoménologie qu'Herman Parret (2006, p. 22) se donne les moyens de définir le « il y a » de l'événement : « La phénoménologie semble impuissante à capter la matrice secrète du sensible, l'altérité radicale de la présence incarnée dans l'*// y a* de l'événement ». Dans ce cas-là, il faut se soumettre au *// y a*, « plutôt qu'à ce qui arrive », comme en écho à François Lyotard (1988, p. 93). Écoutons ce dernier : la peinture (en l'occurrence de Newman) inaugure un « monde sensible » : « le commencement est qu'il y a... (*quod*) » ; « "il y a" avant toute signification de ce qu'il y a » (*ibid.*, p. 97). Le « ah ! » de la surprise traduit le « sentiment que : voilà » (*ibid.*, p. 91). L'important, pour nous, c'est que l'événement ainsi conçu, l'« avènement », « *donne lieu*, en l'occasion et dans la

nuance, à la couleur, au ton, au timbre, au goût », plutôt que de favoriser la « maintenance de l'étant-subsistant » (Parret, 2006, p. 23).

Donner lieu, de manière absolue, et donner lieu à *quelque chose* : produire un événement et instaurer un fait. En sémiotique, on peut penser l'advenir et l'advenu à rebours de la phénoménologie. Tout un pan des travaux de sémiotique contemporaine portent sur la création de sémiotiques-objets et l'invention de mondes, en rapport, notamment, avec les institutions et les collectifs. Pour montrer en quoi les propositions de Souriau permettent de pousser la réflexion plus avant, on peut prendre la mesure du déplacement d'accent qui conduit, en sémiotique, de l'approche dynamiciste développée par Victor Rosenthal et Yves-Marie Visetti (2010), qui met à l'honneur la notion merleau-pontienne d'expressivité, vers une conception de la *trajectoire* sémiotique, entre déterminations contraignant le flux du sens et potentialités, entre stabilisations, déstabilisations et restabilisations (par exemple institutionnelles). La notion d'instauration permet de penser le but (toujours provisoire et sujet à des altérations) du flux du sens régulé par les pratiques (collectives) et les formes de vie (Fontanille & Couégnas, 2018, p. 237).

Enfin, penser l'advenir instauratif, c'est prendre le contre-pied d'une approche constructiviste, malgré la présence insistante du lexème « construire » dans les textes : ce serait en effet réaffirmer la présence d'une instance originaire – artiste, scientifique... –, qui commanderait au trajet de l'effectuation et de la réalisation.

La présence

En quoi la notion de présence vient-elle complexifier la donne ? Remettons-la sur le métier, en nous faisant l'écho de son ambivalence.

Une instance *prend position*, non encore *dans* le monde, ce qui supposerait une topographie articulée en ici et là-bas, en là et ailleurs, et une *explication* du temps en passé, présent et futur. Ni *face au* monde, là où, selon Jean François Bordron (2011), un anté-sujet et un anté-objet tendent, dans l'acte de perception, vers le statut de sujet et d'objet, se co-fondant mutuellement. Mais en se voyant confrontée au « il y a ». Jean-François Bordron rattache le « il y a » à la strate indicielle d'organisation du sens. La présence est celle d'un « quelque chose » qui n'est pas d'emblée « déterminable » (*ibid.*, p. 184). Un « il y a » encore confusément pressenti, un « il y a *quelque chose* », dirons-nous, et un « il y a quelque chose *pour moi* ». Parlera-t-on d'un *il y a* indépendant de ou antérieur à l'apparition de « quelque chose à moi » ou « pour moi » ? Nous sommes face à une difficulté, puisque, comme le rappelle Renaud Barbaras (2002, p. 681), pour Husserl, l'objet de la perception est censé « repos[er] en lui-même, comme

précédant l'acte qui le fait paraître et ne lui devant rien » et que « ce qui se donne comme étant n'est rien d'autre que ce qui apparaît »⁷.

La phénoménologie et la théorie de l'instauration : sans doute y a-t-il, au départ, un choix d'*orientation*. D'une part, scruter l'amont sensible et les préconditions du sens, en privilégiant une approche génétique ; d'autre part, se tourner vers l'aval de ce qui est *à faire*.

D'un côté, le choix de rendre compte de la genèse du sens, de remonter vers cette prise de position originaire d'une instance sensible sortant à peine de l'inhérence à elle-même, quand elle pressent un *il y a*. Nous inspirant librement des strates d'organisation du sens, indicielle, iconique et symbolique, distinguées par Jean-François Bordron (2011), nous avons parlé, ailleurs, d'une subjectivité participante, dont il faut caractériser l'être-au-monde, la subjectivité subjectale étant liée à la perception (être *devant* le monde) et la subjectivité subjective à la prise en charge par une grammaire (l'être *dans* un monde « expliqué » – au sens où l'entend Gustave Guillaume (1970 [1929]) – du point de vue spatio-temporel et du rapport à l'A(a)utre) (Colas-Blaise 2019a, 2019b). Il est alors important de souligner que l'attention portée à la « catégorie subjective, proprioceptive » trouve son ancrage dans *Sémantique structurale* (Greimas, 1966, p. 86-87) et ne s'est pas *ajoutée* à la sémiotique greimassienne/postgreimassienne (Fontanille 2014)⁸.

De l'autre côté, il s'agit de porter la présence de l'être à son sommet – le processus d'instauration, au fur et à mesure qu'il se poursuit, gagne en intensité. Il s'agit là d'un choix théorique et méthodologique, qui n'exclut pas l'exploration d'autres voies. C'est ce que paraît indiquer tel passage de *L'œuvre à faire* (Souriau, 2009 [1956], p. 201) :

Je ne voudrais pas me hasarder jusqu'à dire que cette expérience instaurative est la seule sur laquelle nous puissions prendre appui ici. [...] Je ne voudrais pas écarter de l'horizon philosophique le genre d'événements auquel d'autres ont cru pouvoir faire appel lorsqu'ils s'inquiétaient de problèmes analogues : croissance, évolution, schème dynamique, développement conduisant à une émergence.

D'une part, donc, l'esthésie telle que la conçoit la sémiotique présuppose une « conjonction intime, absorbante avec le sacré, charnelle et spirituelle à la fois » (Greimas, 1987, p. 78), et donc une instance subjective. D'autre part, une

⁷ Jean-François Bordron (2010) se demande, en relation avec le problème du « remplissement » étudié par Husserl, « comment ce qui est visé par l'intention de signification peut s'accorder à ce qui par ailleurs est donné ou se donne dans l'intuition ». La question est celle de l'« adaptabilité de ce que je vise à ce qui m'est donné ».

⁸ Cf. aussi Driss Ablali (2004, p. 221), au sujet de l'intérêt pour la phénoménologie que Greimas manifeste dans son article sur Saussure (1956).

ontologie plurimodale vise à rendre compte du *sens de l'être*. Là, l'horizon tensif, l'horizon ontique, et l'*être du sens* (Hermans, 2019, p. 59). Selon Greimas et Fontanille (1991, p. 30-31), l'esthésie permet de re-sentir la scission originaire, la « première dissociation » dont le sujet est lui-même engendré ; l'« émotion esthétique » correspond à cette attente du « retour à la fusion » ou cette « nostalgie de la "tensivité phorique" indifférenciée », du plongeon dans l'« univers indifférencié postulé comme précondition de toute signification » (*idem*). Ici, le souci du pluriréalisme, de la multiplicité des modes d'existence permet d'éviter qu'en « cherchant l'Un », l'on n'aille « vers le néant » (Souriau, 2009 [1943], p. 175).

Il est intéressant que la sémiotique contemporaine s'en autorise pour postuler la pluralité des sémiotiques-objets. Que, sur des points essentiels, elle prenne ses distances par rapport à la phénoménologie peut être vérifié d'une autre manière. Creusons, en effet, la notion de *positivité* des sémiotiques-objets, même des rêves et des êtres de fiction.

Tournons-nous, une fois encore, vers la phénoménologie : la présence est d'abord présence sensible à moi, mise en présence du monde, voire présentification, quand le noème husserlien est mené à sa plus grande qualité de présence. Dans ce contexte, il n'est pas anodin qu'un « noème problématique, douteux, vraisemblable ou seulement possible, [soit] plus présent qu'un noème réel, i.e. un perçu d'objet comme tel » (Parret, 2006, p. 15). D'où une subjectivité humaine attirée par la « présentification de l'absent » (*ibid.*, p. 17), notamment dans le cas du noème fantasmatique. Et Herman Parret de noter que la « forte *sémiotisation* du noème », dans le cas de la présentification, « mène à la plus grande qualité de présence, dans une sphère où le triple [réel, existant, actuel] a perdu tout pouvoir » (*ibid.*, p. 15). Il précise plus loin que la « présence du noème fantasmatique implique son *irréalité*. [...] Irréel donc, et indéterminé, indéterminable » (*ibid.*, p. 19).

Or, pour Souriau, les fantômes, les chimères, les êtres de fiction bénéficient d'un statut existentiel. Quand ce dernier envisage un « monde d'imaginaires » qui serait totalement dépendant de la pensée – de la pensée considérée comme « capable de [les] poser arbitrairement et sans autre conditionnement que son décret » (2009 [1943], p. 131) –, c'est pour mieux souligner, comme *a contrario*, la « positivité » des monstres, des chimères, même des êtres de rêve, dans lesquels il voit un « mode de l'être » (*ibid.*, p. 132)⁹.

Sur ces bases, attribuer aux sémiotiques-objets un statut ontologique, c'est se donner les moyens de les saisir « sous les conditions d'un empirisme qui

⁹ Il est intéressant de se rappeler l'usage que Greimas (1987, p. 99) fait de la notion d'imaginaire : « Nostalgies et attentes nourrissent l'imaginaire dont les formes, fanées ou épanouies, tiennent lieu de la vie : l'imperfection, déviante, remplit ainsi, en partie, son rôle ».

prendra en compte leur fragile existence, leur labilité et leurs altérations, et les conditions de leur persistance » (Fontanille, 2014).

La persistance se conjugue, ici, avec la labilité, l'altération¹⁰ avec l'imperfection. Or, la notion d'imperfection mérite elle-même qu'on la soumette au double éclairage théorique et épistémologique.

L'imperfection

Pour Greimas, l'imperfection modalise toute production du sens : au plus tard *De l'imperfection* (Greimas, 1987, p. 78) nous apprend que la « figurativité n'est pas une simple ornementation des choses, [qu']elle est cet écran du paraître dont la vertu consiste à entr'ouvrir, à laisser entrevoir, grâce ou à cause de son imperfection, comme une possibilité d'outre-sens ». Osons y associer cet autre continent qu'est la phénoménologie husserlienne : comme le souligne Jean-François Bordron (2010) à propos de Husserl, le « phénomène du non remplissement est finalement indissociable de l'attitude phénoménologique elle-même, de l'attitude réflexive et de son époque, comme s'il fallait, pour que le sens apparaisse, que quelque non-être, aussi partiel soit-il, vienne se glisser dans la certitude naturelle des choses ».

Trouvons-nous un répondant dans la théorie sourialienne ?

L'« indubitable présence » est liée à la « patuité »¹¹ du mode d'existence, à son existence plénière, son accomplissement fût-il toujours reporté. Selon Souriau (1938, p. 25), l'être peut se manifester « en son entier accomplissement, en sa vérité propre ». Cela à condition d'être instauré : « D'une façon générale, on peut dire que pour savoir ce qu'est un être, il faut l'instaurer, le construire même, soit directement (heureux à cet égard ceux qui *font des choses*!) soit indirectement et par représentation », ceci jusqu'au moment où il est « soulevé jusqu'à son plus haut point de présence réelle, et entièrement déterminé par ce qu'il devient alors » (idem, *ibid.*).

Le propos doit cependant être nuancé. Souriau s'empresse en effet d'ajouter que si toute œuvre est tendue vers son accomplissement, elle reste imparfaite :

Rien, pas même nous, ne nous est donné autrement que dans une sorte de demi-jour, dans une pénombre où s'ébauche de l'inachevé, où rien n'a ni plénitude de présence, ni évidente patuité, ni total

¹⁰ Nous verrons que, pour Souriau, l'altération est première : tout mode d'existence est de l'ordre de la « proposition problématique », si l'on entend par là que chaque mode d'existence est un possible, un être pouvant passer d'un mode d'existence à un autre.

¹¹ La « patuité » caractérise le mode du phénomène : « Le statut phénoménique est sans doute, de tous les statuts existentiels, le plus obvie, le plus manifeste. [...] Il est présence, éclat, donnée non repoussable. Il est, et il se dit pour ce qu'il est. [...] De manifeste, le phénomène devient alors manifestation ; d'apparence apparition. Mais c'est en se partageant avec son suppôt, en lui donnant ce qu'il a d'indubitable patuité » (Souriau 2009 [1943], p. 113-114).

accomplissement, ni existence plénière. (Souriau, 2009 [1956], p. 196)

Il est tout aussi significatif que dans *L'Instauration philosophique*, Souriau soulève la question de ce quelque chose qui nous résiste – qui résiste à l'appréhension, comme diraient les phénoménologues :

La belle lueur rose dont le soleil couchant bronze les arbres et incendie les pignons des petites fermes à travers la lande appelle-t-elle quelque chose derrière elle ? Elle est en tout cas un grand enrichissement, une perfection suprême du paysage. Si nous voulons voir s'ouvrir dans sa profondeur de nouvelles campagnes et de plus beaux royaumes – il faut les faire, et non pas les supposer. Pussions-nous les conquérir ! [...] Si cette conquête n'est pas faite, [on] doit savoir les saluer de loin, d'un geste de la main, sans arrêter sa marche : ce sont des morganes. (Souriau, 1939, p. 353)

Et David Lapoujade (2011, p. 180-181) de commenter ce passage :

:

Seulement le monde – ou les mondes – dont il est question ici ne forment encore qu'un théâtre d'ombres. Comme le dit Souriau, ce sont le plus souvent des apparitions fugitives, des visions incertaines, des mondes peuplés d'êtres fantomatiques qui se succèdent de manière kaléidoscopique. [...] Comment savoir si nous ne sommes pas au plus près du non-être, de la pure chimère ? Souriau indique les dangers d'en rester là et de se satisfaire de ces existences avortées, de ces beautés certes grandioses, mais fugitives.

Se pourrait-il que l'existant en sa plénitude soit empêché d'être à lui-même sa propre vérité ou fin ? Le *il arrive* comporte une faille. Il est fondamental pour cela même. Dans tous les cas, l'existant est à conquérir ; dans le meilleur des cas, si l'on ne se résout pas à y voir un mirage.

3. Le perspectivisme : de la « possession » à l'« entre-possession »

Après ces investigations, essayons de renouveler la conception du couple sujet-objet en scrutant la notion de *point de vue*. Certes, elle ne constitue pas forcément une solution au problème de la dualité sujet-objet, le point de vue pouvant renvoyer à une conscience. Il faut donc l'arracher à ses entours, c'est-à-dire le considérer comme constitutif de l'être pourvu d'un mode d'existence, au lieu de le subordonner immédiatement à la conscience : « c'est là se mettre au point de vue du phénomène » ou encore, le « Je est phénomène [...] en tant qu'il

y a dans le phénomène quelque forme du Je » (Souriau 2009 [1943], p. 116-117).

Pour étudier la question, nous examinerons une des formes que prend l'advenu : une singularité saisissable comme un agencement d'éléments, qui bénéficie d'une certaine autonomisation, en cristallisant un point de vue et en s'affranchissant de la tutelle d'une instance sujet.

La singularité et l'agencement

La singularité qui advient est ce dont on peut faire l'expérience – à défaut, peut-être, d'en saisir toutes les existences :

Devant moi, des arbres sont en fleurs, éclatant sur le fond de ciel bleu et d'herbe verte. Fraîcheur et autorité des teintes ; appui les unes sur les autres des couleurs, à la fois en opposition et en harmonie ; éclat du blanc rosé du soleil ; dessin pathétique d'un seul petit bouquet de fleurs, à l'extrémité d'une branche, sur le bleu turquoise du ciel ; tout cela ne nous force-t-il pas d'avouer, par contrainte, qu'il y a du réel ? (Souriau, 2009 [1943], p. 115)

Sur ce point, une convergence de vue semble se dessiner avec le Greimas de *De l'imperfection* (1987, p. 97) :

On peut rêver : et si, au lieu d'une ambition totalisante qui cherche à transfigurer toute la vie et met en jeu l'ensemble du parcours du sujet, on pouvait procéder à la parcellisation de ses programmes, à la valorisation du détail du « vécu », si un regard métonymique et soutenu s'exerçait à aborder sérieusement les choses simples. Une vie ainsi ratissée – qu'on pense à ce jardinier japonais qui chaque matin dispose un peu autrement les pierres et le sable de son jardin – pourrait alors produire, avec « presque rien », de l'inattendu presque imperceptible, annonçant une nouvelle journée.

Faire advenir un *événement*, c'est produire de l'inattendu. Est-ce inscrire son projet dans une logique favorable à l'« à faire », toujours risqué et aléatoire, auquel Souriau est tant attaché ? Mais, dans le détail, le traitement de la singularité n'est pas tout à fait le même : ici, le phénomène, qui n'est pas un phénomène *de* quelque chose ou *pour* quelqu'un (Souriau, 2009 [1943], p. 119), vaut comme mode d'existence ; sa saisie est découplée de la subjectivité et de l'intentionnalité ; là, dans les termes de Husserl, l'apparaissant est donné à la conscience, la subjectivité, qui « ne peut signifier que la phénoménalité elle-même en tant que notre existence s'y reflète », devenant le « prédicat d'un étant singulier » (Barbaras, 2011). La perspective merleau-pontienne réoriente la

discussion, tout comme la gestalt-théorie. Consultons Greimas (1987, p. 77) une nouvelle fois : la lecture peut aller *au-devant* des gestalten :

Tout se passe comme si, à la rencontre des gestalten, formes sous lesquelles les figures du monde se dressent devant nous, notre lecture socialisée se projetait en avant et les habillait en les transformant en images, interprétant les attitudes et les gestes [...]; mais qu'aussi, parfois, en vue d'une « déformation cohérente » du sensible, comme le dirait Merleau-Ponty, une lecture seconde, révélatrice des formes plastiques, allait au-devant des gestalten iconisables et y reconnaissait des correspondances chromatiques et eidétiques « normalement » invisibles, auxquelles elle s'empresserait d'attribuer de nouvelles significations.

Si « la peinture se met à parler son propre langage » (*idem*), il incombe à la lecture de « révéler » les formes plastiques. Or, selon Souriau (2009 [1943], p. 115), « on sait aussi depuis longtemps – outre ce qu'il y a de conceptuel dans la perception, où toute sensation est comprise – ce qu'il y a dans le sensoriel même de relatif et de différentiel ». À cela s'ajoute que le phénomène ou la chose sourialiens ne sont pas une fin, mais un passage vers d'autres modes d'existence ; ils n'existent pas seulement en tant qu'appréhendés par une subjectivité, mais ils bénéficient d'une certaine autonomie, sans correspondre à un déjà-donné. L'attention peut alors se porter sur l'agencement intérieur à un ensemble, sur la structure : « Le contenu sensible de cet ensemble peut être mis entre parenthèses : c'est son architectonique – pur principe formel – qu'on peut garder à part, et considérer comme l'âme et la clef de cette patuité indubitable » (*idem*). C'est, par ce biais, espérer dépasser les limitations de la phénoménologie qui, selon Souriau, reste à l'extérieur des phénomènes et rendre possible la *participation* au point de vue du phénomène. C'est éviter que la « dialectique phénoménale » ne mette « entre parenthèses le phénomène lui-même, dans sa présence réelle et son immédiateté, pour conserver et regarder seulement, en l'explicitant et en l'accomplissant à part, en dehors, ce que le phénomène implique et exige d'allant vers autre chose que lui-même » (*ibid.*, p. 116).

Mais, en ce qui concerne Souriau, est-ce rétablir une subjectivité, malgré tout ? Le perspectivisme sourialien permet de pousser la réflexion plus avant.

Le(s) point(s) de vue : vers un rapport d'entre-possession ?

Partons encore de la phénoménologie. Merleau-Ponty franchit un pas par rapport à Husserl en ce que :

la donation en chair est *l'initiation première* à un monde, elle est l'« acte » par lequel quelque chose nous est *originellement* donné, l'épreuve d'un « *il y a* » qui, ne se confondant pas avec la présence

objectale, *n'exclut pas une dimension d'absence ou de retrait.*
(Barbaras, 1998, p. 85)

D'où la possibilité de pressentir ce niveau d'être où il y a du « pas rien, du quelque chose » (*ibid.*, p. 181). Le commentaire de Jean-Caude Coquet (2007, p. 231) est éloquent :

Il y a. Il y a de l'être. Il y a un processus anonyme de l'être, disait E. Lévinas. Comme un surgissement naturel des choses. On peut s'interroger sur cette origine. Phénomène de la nature sans qu'il soit nécessaire de recourir à la réflexion métaphysique. Il suffit d'enregistrer les faits. [...] « Il y a » salue une naissance. Le « il y a » est inaugural, disait Merleau-Ponty.

À défaut de parler d'une instance sujet, l'on peut mettre la subjectivité « participante » (Colas-Blaise, 2019) en rapport avec le corps comme « vue préobjective » du monde (Merleau-Ponty, 1945, p. 95), avec « l'expérience motrice » qui, plutôt que d'être un « cas particulier de connaissance », nous « fournit une manière d'accéder au monde et à l'objet » et, enfin, avec une « adhésion prépersonnelle à la forme générale du monde » (*ibid.*, p. 99).

Dans ce contexte, rappeler les présupposés de la phénoménologie asubjective de Jan Patočka, relecteur de Husserl, c'est franchir un pas en direction d'un *dépassement* du subjectif et de l'objectif, la différence entre les deux étant jugée « secondaire ou subordonnée » (Barbaras, 2011). Nous retiendrons ainsi que, pour Patočka, si l'apparaître rend la subjectivité possible, « si le sujet est bien le destinataire de l'apparaître ou de la manifestation, il n'en est en aucun cas la cause ni même la condition : il est ce qui recueille la manifestation plutôt que ce qui la fait ou la constitue » (Barbaras, *ibid.*). Cela en vertu d'un « mouvement de manifestation », d'une dynamique reposant sur un « fond qui ne peut être que le monde lui-même », un monde qu'il ne faut pas concevoir autrement que comme la « source » de l'apparition. Il faut éviter de « projeter sur le monde lui-même la figure de l'étant » : « ce monde n'est rien de positif hors de cette œuvre elle-même, [...] il n'est rien d'autre que cela dont il est la source, un fond qui se confond avec ce qu'il fonde » (Barbaras, *ibid.*). En même temps, l'« apparition de l'étant est indissociable de l'action du sujet sur l'étant et évoquer un mouvement de l'existence, c'est reconnaître que la donation de l'étant au sujet n'est pensable que comme action du sujet sur l'étant [...] » (*ibid.*).

Résumons. La question de la dualité subjectivité vs objectivité, sujet vs objet est abordée à travers la mise en avant, d'une part, d'un sujet qui « recueille la manifestation » plutôt que d'être une cause ou une source, d'autre

part, d'un « fond qui se confond avec ce qu'il fonde » et, enfin, d'un sujet qui agit sur l'étant, cette action étant solidaire de la « donation de l'étant au sujet ».

Ce passage par la phénoménologie dit l'urgence d'un réexamen de l'ontologie plurimodale de Souriau, qui défend l'idée de la positivité des êtres, tout en reléguant au second plan le sujet (connaissant). Il s'agit de savoir comment les virages amorcés, d'une part, par l'idée d'une « adhésion prépersonnelle », antérieure à l'émergence d'une personne sujet, et, d'autre part, par celle d'une asubjectivité dépassant la dualité subjectivité vs objectivité peuvent être renégociés. Introduire la notion sourialienne de point de vue – celui de la chose, du phénomène, voire de l'être de fiction... –, c'est se donner les moyens de penser un « débrayage »¹² de la singularité et de son agencement et, à la faveur d'un reversement de perspective, de placer le « sujet » connaissant dans une espèce de dépendance de l'« objet » connaissable, en l'occurrence du mode d'existence ; ou, du moins, de présupposer leur liaison intime. Souriau (2009 [1943], p. 130) argumente ce point ainsi : « Le corps a sans doute un rôle privilégié comme intermédiaire nécessaire entre le monde et nous. Mais les raisons mêmes de ce privilège, quelles sont-elles ? Elles tiennent à ceci qu'il est possible de *déduire le corps à partir du phénomène* » (nous soulignons). Nous reviendrons sur ce point.

Notons, pour l'instant, que l'agencement le plus harmonieux a besoin pour exister, pour être quelque chose, de l'aide d'un *point de vue* : surtout celui de la chose. Il s'agit de dégager le point de vue inhérent à un mode d'existence considéré pour lui-même et abstrait de sa subordination à une conscience qui fait valoir son propre point de vue.

On notera avec d'autant plus d'intérêt la revalorisation de l'objet au sein de la sémiotique, en se demandant si le « renversement de point de vue » théorique, en particulier l'attribution aux objets d'une « puissance d'agir » ou *agency* selon Latour, est pensable à partir de ces travaux.

D'une part, Jean-François Bordron (2013, p. 52-52) précise que :

notre être au monde ne peut se concevoir sans l'intermédiaire d'un plan d'expression qui n'est ni le monde en soi, ni une projection subjective, mais précisément l'*expression* des rapports possibles entre le monde et nous. À ce stade il n'y a, à proprement parler, aucune nécessité d'introduire la séparation du sujet et de l'objet. Celle-ci n'intervient véritablement que dans l'*acte objectivant*, comme celui qui nous faisait percevoir [...] les qualités sensibles comme une fenêtre, et donc comme un objet, nous mettant par là, corrélativement, dans la position d'un sujet observant.

¹² Toutefois, le terme même de débrayage, tout comme celui d'objectivation, ne laisse-t-il pas sous-entendre qu'il y a une instance sujet qui est aux commandes ?

D'autre part, quand objet ou objectivation il y a, il s'agit de se demander dans quelle mesure on peut s'alléger de la notion d'intersubjectivité en renversant la perspective et en suggérant :

qu'à côté de l'intersubjectivité donatrice de sens, dont nous ne contestons pas l'existence, il y a nécessairement, comme la seconde face du même problème, une « inter-objectivité » dont la théorisation permettrait sans doute de comprendre comment les objets peuvent se comporter comme des plans d'expression. Nous aimerions dire qu'à côté des sémiotiques de l'action et de la passion, il existe la possibilité d'une sémiotique qui prendrait *le point de vue de l'objet*. On pourrait l'appeler une sémiotique de la contemplation, au sens où ce terme désigne le simple fait de « laisser être » ou de « laisser dire ». (Bordron, 2007 ; nous soulignons)

Si le statut des objets, arrachés au « harcèlement par les sujets », s'en trouve revalorisé, si l'intersubjectivité ne fournit plus le seul cadre dans lesquels ils peuvent être envisagés – comme un « moment », un moment seulement, dira-t-on, « de ce qui compte véritablement » (*ibid.*) –, sont-ils pour autant pourvus de la puissance d'action dont parle Latour ? Bref, si l'objet est détenteur d'un « point de vue », le débat gagne-t-il à mettre en avant le *faire faire*, à côté du « laisser être » et du « laisser dire » à la base de la sémiotique de la contemplation dont Jean-François Bordron esquisse les contours ? On sait que pour Souriau, l'« œuvre à faire » est un « personnage » : « j'oserais presque dire une personne » (2009 [1956], p. 205). Elle « dialogue » avec l'homme, en « pos[ant] et en [soutenant] une *situation questionnante* » (*ibid.*, p. 208). On s'en autorisera pour étayer l'hypothèse que l'objet pourvu d'un mode d'existence – qu'il s'agisse du phénomène, de la chose, du fantôme, de l'âme, du virtuel... – non seulement ne laisse pas indifférent, mais encore fait exister – mieux, différemment – et fait faire.

Réexaminant la relation entre l'artiste et l'œuvre, David Lapoujade (2011, p. 194) argumente l'idée de la *possession* :

L'œuvre commence par être le fantôme qui hante l'âme de l'artiste avant que le rapport ne s'inverse et que l'artiste ne devienne le pâle fantôme d'une œuvre bien autonome, éclatante et pleinement réelle. C'est là le signe d'une profonde pensée de la *possession*. Avoir une âme, c'est se posséder ou aspirer à la possession de soi-même, à la possession des virtualités qui nous accomplissent et nous rendent autonome. Mais c'est aussi bien être possédé par cette perspective au sens cette fois où l'on est hanté par une âme autre.

D'une part, « chaque pression des mains, des pouces, chaque action de l'ébauchoir accomplit l'œuvre » ; « à chaque nouvelle action du demiurge, la statue peu à peu sort de ses limbes. Elle va vers l'existence – vers cette existence qui à la fin éclatera de présence actuelle, intense et accomplie » (Souriau, 2009 [1943], p. 107). Et Souriau (*ibid.*, p. 108) d'ajouter :

Le sculpteur d'abord la pressent seulement, peu à peu l'accomplit, par chacune de ces déterminations qu'il donne à la glaise. Quand sera-t-elle achevée ? [...] quand la configuration physique en la réalité matérielle de la glaise intégrera l'œuvre d'art au monde des choses, et lui donnera présence *hic et nunc* dans le monde des choses sensibles.

D'autre part, comme le souligne Bruno Latour, le potier doit être celui qui non seulement « prépare, explore, invente », mais « accueille, recueille » (Latour, 2015, p. 25). L'œuvre résiste et oblige ; elle formule ses propres demandes. Elle fait connaître son *point de vue*, perspectivisme oblige, et l'artiste doit entrer dans ce point de vue pour que l'œuvre existe davantage. Ainsi, il faut « s'installer à ce centre [celui du phénomène pur] pour le sentir support et répondant du reste : c'est là se mettre au point de vue du phénomène » (Souriau, 2009 [1943], p. 116).

En quoi est-ce infléchir la conception de la sémiotique-objet ? Celle-ci est-elle dépositaire d'un point de vue ? En quoi « répond-elle » du reste ? On notera les efforts, en sémiotique postgreimassienne, pour prendre en considération la matière et le matériau, c'est-à-dire le support non seulement formel, mais matériel, l'objet comme niveau de pertinence, et les demandes qu'à travers leurs propriétés visuelles, sonores, tactiles..., ils adressent à l'artiste. Maria Giulia Dondero (2019, p. 25) peut ainsi noter que la « matière subsiste premièrement comme résistance des supports aux gestes d'inscriptions et deuxièmement comme mémoire des matériaux ». L'acte de création réclame un ajustement perpétuel, que l'on peut penser comme une interaction.

Il est alors significatif que, pour Souriau, l'œuvre d'art ait également besoin de l'agent instaurateur, précisément : de sa *sollicitude*¹³ ; de son *care*, ajoutons-nous. De la même manière, le point de vue de l'arrangement chosique requiert celui de l'enfant et celui de sa mère qui, en l'occurrence, se révèle être inadéquat :

Je pense à un petit enfant qui avait disposé soigneusement, longuement, divers objets, grands et petits, d'une façon qu'il

¹³ Cf. Souriau (2009 [1943], p. 134) : « Leur [des êtres de fiction] caractère essentiel est toujours que la grandeur ou l'intensité de notre attention ou de notre souci est la base, le polygone de sustentation de leur monument, le pavois sur lequel nous les élevons ; sans autres conditions de réalité que cela. Complètement conditionnelles et subordonnées à cet égard, que de choses que nous croyons par ailleurs positives, substantielles, n'ont, quand on y regarde de près, qu'une existence sollicitudinaire ! [...] Ces *mock existences*, ces pseudo-réalités sont réelles ».

pensait jolie et ornementale, sur la table de sa mère, pour faire « très plaisir » à celle-ci. La mère vient. Tranquille, distraite, elle prend un de ces objets dont elle a besoin, en remet un autre à sa place ordinaire, défait tout. Et quand les explications désespérées qui suivent les sanglots refoulés de l'enfant lui révèlent l'étendue de sa méprise, elle s'écrie désolée : ah ! mon petit, je n'avais pas vu que c'était quelque chose ! (Souriau, 1938, p. 17 ; *apud* Lapoujade, 2011, p. 175)

Sur ces bases, essayons d'argumenter l'idée non seulement de la *possession* d'une instance destituée de son statut de sujet omnipotent, mais d'une *entre-possession*.

La sollicitude et le care

L'œuvre qui fait part de ses demandes et de ses besoins lance un appel et réclame la « sollicitude » de l'artiste. Celle-ci est modulée en fonction des types de modes d'existence : si les psychismes n'en ont cure, puisqu'ils « nous saisissent, nous violentent, nous détruisent, nous obsèdent » (Latour, 2015, p. 47), l'existence des êtres de fiction est tributaire de l'accueil qui leur est réservé, du « support » qui leur est proposé par les humains, du « dévouement » de ces derniers (Souriau, 2009 [1943], p. 110). Nous rapprochons de la sollicitude la relation du *care*, qui comprend une part d'affectif et suppose, malgré tout, un élan de l'artiste en direction de l'œuvre à faire, voire son point de vue – interprétatif ? – quand il est face à elle.

Sur ces bases, la notion d'entre-possession permet-elle de rendre compte d'un entrecroisement des points de vue ?

Pour en saisir toute la spécificité, consultons d'autres chercheurs, fût-ce pour faire apparaître des divergences. On se rappelle le « singulier retournement » décrit par Merleau-Ponty. Françoise Dastur (1992, p. 51) note à son sujet qu'un des « visibles » en est capable « en tant qu'il se fait voyant », rappelant aussi que « dire que le corps est voyant, c'est dire qu'il est visible et qu'il s'incorpore à l'ensemble du visible » (*ibid.*, p. 49-50). Le détour par la double préhension thématisée par Deleuze (1988, p. 105-106) à la suite de Whitehead peut s'avérer plus éclairant encore : « les vivants préhendent l'eau, la terre, le carbone et les sels. La pyramide à tel moment préhende les soldats de Bonaparte (quarante siècles vous contemplent), et réciproquement ».

Comment théoriser la notion d'entre-possession sur ce fond(s) et en partie contre lui ? Combinée avec celle du *care*, elle peut être utile à condition que ne soit pas rétablie la primauté de l'artiste, dont témoignerait le terme même de projet, à l'inverse du « trajet instauratif » (Souriau, 2009 [1956], p. 204). Il est question non point de l'« objectif ou du subjectif, de l'idéalisme ou du réalisme »,

mais, fondamentalement, de l'« aséité ou de l'abaliété comme de deux genres d'existence : être en soi et par soi, ou être en et par quelque autre chose » (Souriau, 2009 [1943], p. 103)¹⁴.

D'où l'idée de la responsabilité assumée, nous dit Souriau, par le phénomène qui se sent « répondant du reste », c'est-à-dire se porte garant de ce qui en lui s'assemble, à l'instar d'une pensée qui, plutôt que de mettre quelque chose dans sa dépendance, en creusant la distance entre un sujet et un objet, n'a « d'autre support que la chose même qu'elle assemble et ressent » (Souriau, *ibid.*, p. 127). C'est un tel rapport *intrinsèque* que nous développerons davantage dans la dernière partie, en revoyant la notion de dépendance introduite *supra*. Mais sous un angle différent : franchissant un pas, nous défendrons l'idée que tant l'homme que le monde, tant l'artiste que l'œuvre *tiennent par* la force des modes d'existence généraux que sont le synaptique, la modalité et l'altération.

4. Le synaptique, la modalité et l'altération : ou ce qui *fait tenir* l'homme et le monde

Il s'agira maintenant de montrer en quoi les relations – d'entre-possesion ? – entre l'homme et le monde, entre l'artiste et l'œuvre... sont nécessairement modulées par des modes d'existence généraux dont on pourra évaluer la capacité à se hisser à un niveau méta- : ceux du synaptique ou de la relationalité, de la modalité telle qu'elle est étudiée en sémiotique et de l'altération. Ainsi, nous viserons à pousser plus avant la réflexion de Jacques Fontanille et de Nicolas Couégnas qui, dans *Terres de sens* (2018, p. 70), rapprochent la « grammaire de l'existence » de Souriau (2009 [1943], p. 153) des « modalités d'altération et d'imperfection qui constituent le flux de l'expérience » (« deuxième voie de Greimas »).

Les modalités et les modes d'existence

Tel passage sur les modulations d'existence caractéristiques du mode général du synaptique oriente notre démarche :

Les modulations d'existence *pour*, d'existence *devant*, d'existence *avec*, sont autant d'espèces de ce mode général du synaptique. Et par ce moyen on peut aisément se guérir du trop d'importance donné dans certaines philosophies au fameux homme-dans-le-monde ; car l'homme devant le monde, et même l'homme contre le monde (*adversus*: le contre en tant que conflit, que heurt et choc violent, qu'essai d'une prise d'ascendant toute offensive) sont aussi réels. Et inversement il y a aussi le monde dans l'homme, le

¹⁴ Cf. Souriau (*idem*) : « Cet autre, quel est-il ? Avec l'aséité, il s'agit d'existence propre, indépendante, absolue en son mode ; avec l'abaliété, d'existence référée ». Le rapport du même et de l'autre est modulé en fonction des modes d'existence.

monde devant l'homme, le monde contre l'homme. L'essentiel est de bien sentir que l'existence dans toutes ces modulations s'investit, non dans l'homme ou dans le monde, ni même dans leur ensemble, mais dans ce pour, dans ce contre, où réside le fait d'un genre d'être, et auxquels, de ce point de vue, sont *suspendus* aussi bien l'homme que le monde. (Souriau, 2009 [1943], p. 156 ; nous soulignons)

La théorie de l'instauration, qui opère une réduction existentielle, à rebours de la réduction phénoménologique (*ibid.*, p. 116), conduit le sémioticien à remettre sur le métier la question brûlante de la primauté du sujet d'énonciation et, plus largement, de la subjectivité, de la place du corps dans le processus sémiotique, et à se demander plutôt si le sujet d'énonciation ne *tient pas en raison et en fonction* du synaptique, qui n'est pas l'effet, mais le facteur. On peut en effet interpréter en ce sens l'expression « suspendus à ». Plus largement, ce rapport se greffe sur le renversement de la perspective dont il a déjà été question. Le sujet sensible et corporéifié n'existe pas antérieurement à l'appréhension du phénomène ; l'apparaître ne fonde pas de subjectivité ; le corps « se déduit » à partir du phénomène.

Pour sa part, le synaptique est amené à moduler toute existence. Le rapprochement entre les modalités et le mode du synaptique n'est pas anodin et il faut en mesurer l'impact sur la sémiotique. Notre hypothèse est que la modalité se comporte comme la préposition ou l'adverbe qui, « à la façon des partitions en musique », indiquent « dans quelle tonalité, dans quelle *clef*, il va falloir se préparer à jouer ce qui suit » (Latour, 2015, p. 22). En même temps, la manière ne se résume pas au « comment » interpréter : à la manière de faire, à la manière dont un procès se déroule. Nous suggérons plutôt que les modulations d'existence, y compris par les modalités, caractérisent les points de vue inhérents à tout ce qu'elles placent sinon dans leur dépendance, du moins dans leur sillage. Elles lui fournissent une identité¹⁵ éminemment précaire, saisissable non seulement par rapport à ce que l'identité n'est pas, mais – nous le verrons *infra* – *en tant* qu'elle est différence. En quoi une telle position infléchit-elle la compréhension de la modalité en sémiotique ? Les modalités seraient affranchies de leur lien avec le faire et l'être (cf. p. ex. : vouloir faire, vouloir être) et, s'autonomisant, elles seraient prêtes à agir elles-mêmes sur l'homme et le monde, voire sur le procès lui-même.

L'hypothèse nous paraît osée, mais porteuse. Essayons donc de l'étayer davantage, en reprenant appui sur la réflexion sémiotique sur les modalités, qui ne s'est jamais interrompue. En témoigne, parmi les travaux de Jacques Fontanille, un article intitulé « Le *tournant modal* de la sémiotique » (1995), où

¹⁵ Pour Souriau, l'identité, qui suppose la reconnaissance, caractérise tout particulièrement les psychismes.

Jacques Fontanille confère un ancrage théorique solide au mode d'existence défini comme (i) une modalité existentielle (virtualisé, actualisé, réalisé, potentialisé) et (ii) un mode d'expérience (devoir, vouloir, croire, savoir, pouvoir, etc.). La problématique est remise sur le métier dans *Sémiotique du discours* (2003 [1998]), dans « Les modes d'existence : Greimas et les ontologies sémiotiques » (2014), où Jacques Fontanille fonde une « ontologie réaliste » sur la conception des sémoses et des sémiotiques-objets, ou encore dans *Terres de sens* (Fontanille & Couégnas, 2018).

Avant le rapprochement strictement poursuivi entre les modalités selon Greimas et la « grammaire de l'existence » sourialienne, telle phrase de Jacques Fontanille résume le débat et ses enjeux : « Il faut donc supposer que la modalité procure au prédicat qu'elle modifie un autre mode d'existence » (2003 [1998], p. 168). D'où l'idée que les énoncés « il veut danser », « il peut danser », « il doit danser » traduisent l'attribution à la danse de modes d'existence différents. Ce à quoi s'ajoutent les degrés de présence ou modes d'existence conférés par l'acte d'énonciation à des énoncés virtualisés, actualisés, réalisés ou potentialisés dans un champ de présence du discours (*ibid.*, p. 282).

Sur ces bases, nous l'avons dit, une note de *Terres de sens* (Fontanille & Couégnas, 2018, p. 70) revendique le rapprochement des modalités et du synaptique selon Souriau. Le double éclairage peut être fécond. Ainsi, si la modalité et l'aspectualité gagnent à être réexaminées, conjointement, sous l'angle d'une expérience ana- et cataphorique de l'énonciation, qui privilégie la mise en perspective et ses effets de sens aspecto-temporels, il est intéressant de rappeler que *et puis, et alors*, dont l'« essence » est d'être placés, « non dans l'instant, mais entre deux », nous donnent « les moyens de repenser les projections vers le futur, les renvois dans le passé, bref, les passages, les transitions, et de reformuler la structure du temps » (Souriau, 2009 [1943] : 155). Le déplacement d'accent possible sur la *modalisation* comme emportement d'une instance d'énonciation sensible et perceptivo-cognitive concerne alors la gestion du faire sens, mais aussi du risque que comporte toute entreprise d'instauration, la reprise après la prise n'étant pas toujours garantie. Des opérations risquées, en raison, également, de leur caractère foncièrement polémique. Nous avons vu que, pour Souriau, ce fondement polémique est étroitement lié à ce rapport d'adversité que l'homme qui se dresse *contre* le monde entretient avec lui.

Ainsi encore, les degrés de présence et les tensions entre le virtualisé, l'actualisé, le réalisé, c'est-à-dire entre les « modalités existentielles » traitées dans l'article « Existence sémiotique » dans le *Dictionnaire* (Greimas & Courtés, 1979), semblent trouver un répondant dans la notion d'accomplissement chez Souriau : l'accomplissement qui est visé, mais jamais total :

L'existence est-elle jamais un bien qu'on possède ? N'est-elle pas bien plutôt une prétention et un espoir ? [...] De sorte qu'ici l'existence accomplie n'est pas seulement un espoir, elle répond aussi à un pouvoir. (Souriau, 2009 [1956], p. 196)

Si le manque est intrinsèque, les accomplissements sont pluriels : la table physiquement faite est encore à faire quand elle est pensée par le philosophe ou l'artiste (Souriau, 2009 [1956], p. 198).

Considérons donc le mode du synaptique et de la relationalité (jonction) sur de nouveaux frais. Pour Souriau (2009 [1943], p. 127), la « cohésion systématique », la « liaison », est constitutive, en tant que « facteur », du rôle de la pensée, qui bénéficie d'un statut « réique » – une pensée qui n'a alors « d'autre suppôt que la chose même qu'elle assemble et ressent » (*idem*). En d'autres termes, la pensée fait corps avec ce qu'elle assemble, et les opérations de l'embranchement (sur une subjectivité) et de débanchement objectivant perdent de leur intérêt : « Prenons garde [...] qu'elle [la raison] ne peut pas être conçue comme produit ou résultat de l'action d'un être psychique, lui-même réiquement conçu, distinct de la chose assemblée, et qui soit sujet, ou suppôt séparé, de la pensée ».

Semblablement, osons-nous dire, les modalités *font tenir* la danse, l'homme et le monde, et, même si elles acquièrent un début d'autonomie en cessant de « servir » le prédicat « danser », elles ne sont pas concevables isolément : elles existent à travers ce qui ou celui/celle qui tient grâce à eux. On retrouve par ce biais l'entre-possession dont il a été question *supra*, et l'idée d'un entrecroisement des points de vue. Pour qu'il y ait la danse, l'homme et le monde, il faut qu'il y ait des modalités ; pour qu'il y ait des modalités, il faut un « suppôt » – pour utiliser un terme cher à Souriau – qui n'en soit pas distinct, qu'elles font être.

Avant de conclure, on se propose de tester une hypothèse supplémentaire, qui a trois volets : (i) la prise en considération, à côté des modes du synaptique et de la modalité, de l'altérité ou altération ; (ii) leur accès au rang de méta-modulations ; (iii) la manière dont les modes du synaptique, de la modalité et de l'altération s'organisent en une configuration.

Les modes du synaptique, de la modalité et de l'altération

L'*altération* apparaît comme inhérente à la production énonciative. Jacques Fontanille (2017, p. 54) note ainsi que

[...] le sens ne peut être saisi qu'en transformation, en traduction, en transposition, en interaction, en *altération*. Altération, c'est-à-dire production de l'autre. Peu importe ici la nature exacte de l'opération, qui réactiverait les divergences : quelque chose passe

à *autre chose*, et c'est dans ce passage et cette *altération* que du sens peut être saisi et construit.

Alors que pour la phénoménologie, le mouvement est l'enveloppement constituant de la subjectivité par l'apparaître¹⁶, il se requalifie ici en altération qui fait être et fait devenir autre. L'altération, comme processus et transformation, vaut-elle non seulement comme un régime d'énonciation à part entière, mais comme une existence possible, voire indispensable ? Notre hypothèse est qu'elle agit au même titre que les modes du synaptique et de la modalité : reconfigurant les rapports entre le sujet et l'objet, elle entre dans la définition de l'acte d'instauration. Si l'on suit ce raisonnement, tout mode d'existence et tout être portent d'office la marque de l'autre : être en tant qu'autre et être en tant que devenant autre. Il incombe à l'altérité/altération d'être avant tout ce qui fait tenir/devenir des existants se déduisant à partir des modes d'existence et ce qui rend possible un accomplissement toujours retardé et toujours reporté. Comme pour les modes du synaptique et de la modalité, on peut alors prévoir des modulations et des ajustements en fonction des modes d'existence.

Dans la foulée, sommes-nous autorisés à hisser la relationalité, les modalités et l'altération, dont on fait l'expérience dans le « courant de conscience » (James, 2003 [1982] : 118), au rang de *méta*-modulations d'existence ? Le commentaire *de* quelque chose ou sa modification comme de l'extérieur supposeraient l'introduction d'une distance, ceci alors même que nous avons argumenté le lien indissoluble entre les modulations et l'être ou les processus qui en sont affectés. En raison des modes du synaptique qui gèrent les mises en relation, des modalités et de l'altération, l'être, avançons-nous, n'est tel qu'en tant qu'il est porteur d'un ensemble de potentialités, de propositions et de demandes adressées à ceux qui, artistes, scientifiques..., doivent être sensibles à l'appel d'aide. L'œuvre à faire, possible, nécessaire, voulue¹⁷, ..., virtualisée ou actualisée, à jamais promise à des altérations, a besoin de la sollicitude de l'artiste pour advenir à une existence pleine, pour acquérir une consistance en relation avec des « plans de réalité » qui, dans leur pluralité, se déploient « dans la différenciation et l'épaisseur » (Chateau, 2017). Elle résume en elle, voire se définit à travers un ensemble de co-variétés qui obéissent au principe de la *variation intrinsèque*, l'artiste, tout comme le scientifique pour d'autres existants, pouvant les développer dans le temps, successivement.

¹⁶ Renaud Barbaras (1998, p. 125-126) parle à propos de Merleau-Ponty d'une « prépossession du visible, d'une vision avant la vision », d'un enveloppement de la vision par le monde « qu'elle fait paraître ».

¹⁷ Au sujet de la nécessité, cf. Souriau ([2009 [1943], p. 199) : « [...] l'œuvre non faite encore pourtant s'impose comme une urgence existentielle, je dis : à la fois comme carence et comme présence d'un être à accomplir et qui se manifeste comme tel, avec un droit sur nous ». Quant au lexème « voulu », il peut poser problème dès lors qu'on cherche à se défaire de la dualité sujet sensible et cognitif-objet : nous entendons par là l'élan portant vers l'œuvre suite à la « situation questionnante » que cette dernière soutient, en relation aussi avec le mouvement inspiré par la sollicitude et le *care*.

Enfin, sans doute peut-on, généralisant en cela une suggestion de Jacques Fontanille (2014, p. 12), concevoir des configurations où la modalité module le synaptique modulant l'altérité et décide de leur mode : non seulement « M (même) *ou bien* A (autre) », comme le note Fontanille, mais encore la relation entre le même et l'autre qui est possible, nécessaire, voulue... ; elle est virtualisée, actualisée, réalisée ou potentialisée. Ou encore : la modalité module l'ensemble formé par le *entre* et le *pour*, le *devant* et le *contre*, le *puis* et le *alors*... reliant le même et l'autre : ils sont possibles, mais aussi nécessaires, portés à leur degré maximum, etc. On peut alors se risquer à parler non seulement d'altérations prépositionnelles ou conjonctives (Fontanille, *idem*) modalisées, de « modalités d'altération et d'imperfection » (Fontanille & Couégnas, 2018, p. 70), mais encore de « modalités d'altération prépositionnelle ou conjonctive ».

Concluons en quelques mots. Nous avons essayé de montrer, dans cette étude, en quoi la confrontation avec la théorie de l'instauration permet à la sémiotique de renforcer son dialogue avec l'épistémologie, ceci sur le fond de convergences et de divergences. Ainsi, nous avons cherché à (re)définir l'instance « connaissante » et la « réalité » « connaissable » en réexaminant la dualité sujet-objet. Nous avons parcouru plusieurs étapes, de la transitivité d'un sujet connaissant confronté à un objet connaissable à l'appréhension d'un apparaître et à la cofondation des instances, quand le « monde » advient en même temps que le sujet sensible, sans que les instances soient présupposées ; nos investigations nous ont menée, ensuite, à l'interobjectivité et, enfin, à un dépassement de la dichotomie qui pense le *faire faire* et le *faire être* réciproques, à l'entrecroisement des points de vue et à ce que nous avons appelé l'entre- possession des instances. Le parcours que nous avons esquissé se clôt par la « déduction » du corps à partir du phénomène et, plus largement, par la « suspension » des existants aux modulations existentielles qui sont les espèces des modes généraux du synaptique, de la modalité et de l'altération. L'expérience de la connaissance consiste alors en une expérience des relations et des processus (de l'instauration), des modalités ou modalisations et des altérations, qui *font tenir* les existants...

Le renouvellement de la pensée de la modalité repose ainsi sur une triple suggestion : (i) la prise en considération conjointe des modes généraux de l'altérité, du synaptique et de la modalité et leur organisation au sein d'une configuration ; (ii) un certain degré d'autonomisation des modalités auxquelles un prédicat, des existants sont « suspendus » ; (iii) enfin, la projection des modes de l'altérité, du synaptique et de la modalité en altérations, en mises en relation et en modalisations qui dessinent des trajectoires le long desquelles le sens se déploie, entre prise et reprise, toujours risquée.

En quoi ce renversement de la perspective permet-il de connaître différemment, de mieux connaître (et d'agir en conséquence), en réévaluant les

positions du sujet de la connaissance et de l'objet ? Terminons par un cas concret : ce renversement de la perspective et le renouvellement de la pensée de la modalité que nous proposons peuvent augurer favorablement d'une écosémiotique qui repense les liens entre l'humain et l'environnement, que les modulations d'existence – les modes du synaptique, de la modalité et de l'altérité/altération – font tenir. Il ne s'agit plus, dès lors, de considérer l'humain comme la source sujet allant vers un objet dont il exploiterait les ressources, avec plus ou moins d'égards, considérant les manifestations naturelles (pluie, tempêtes, sécheresse, tremblements de terre, etc.) comme des adjuvants ou des opposants à sa quête. Au contraire, prendre au sérieux le renversement de perspective, au-delà de la dualité du sujet et de l'objet, revient à se mettre à l'écoute de cette nature, des propositions et potentialités inhérentes, mais aussi des demandes qu'elle nous adresse. La volonté de domination et de maîtrise des éléments naturels cède alors la place à la *sollicitude*, au *care*, à la base sinon d'un accomplissement, du moins de l'*entre-possession*, au sens où nous l'avons définie.

Enfin, un tel renversement de perspective conduit-il à un « tournant » de la sémiotique ? Comme le souligne Jacques Fontanille (2014, p. 10, 19), « le pluriel de l'existence était en germe [chez Greimas], il faut aujourd'hui l'assumer » ; et aussi, avec la sémiose et les sémiotiques-objets, il devient possible de concevoir une « ontologie réaliste », en phase avec la réalité sociale et culturelle. Il n'en demeure pas moins que, du point de vue épistémologique, sortir de l'immanence, comme le réclame la prise en considération des sémiotiques-objets, et passer à l'empirisme constitue toujours un défi. Comment la sémiotique pensera-t-elle plus avant la pluralité des ontologies, inséparable d'une dynamique placée sous le signe du « à faire » et soumise à l'altération, mais aussi d'un *care*, qui porte la charge affective, voire d'une entre-possession dont peut rendre compte le perspectivisme ? Sous quelles conditions et avec quels effets ? L'avenir nous le dira. ●

Références

- ABLALI, Driss. Sémiotique et phénoménologie. *Semiotica*, 151, 1/4, 2004. p. 219-240.
- BADIR, Sémir. Phénoménologie et sémiotique. *Acta Structuralica*, Special Issue, 2018. p. 53-70.
- BARBARAS, Renaud. *Le tournant de l'expérience*. Paris : VRIN, 1998.
- BARBARAS, Renaud. Le vivant comme fondement originaire de l'intentionnalité perceptive. In: PETITOT, J.; VARELA, F.; PACHOUD, B.; ROY, J.-M. (dirs.). *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*. Paris : CNRS Éditions, 2002.

- BARBARAS, Renaud. La phénoménologie comme dynamique de la manifestation. *Les études philosophiques*, 98, 2011/3. p. 331-349.
- BORDRON, Jean-François. Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet. *Actes Sémiotiques*, 110, 2007.
- BORDRON, Jean-François. Phénoménologie et sémiotique. Théories de la signification. *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 114, 2010.
- BORDRON, Jean-François. *L'iconicité et ses images. Études sémiotiques*. Paris : PUF, 2011.
- BORDRON, Jean-François. *Image et vérité*. Liège : Presses universitaires de Liège, 2013.
- CHATEAU, Dominique. Étienne Souriau : une ontologie singulière. *Nouvelle Revue d'esthétique*, 19, 2017/1. p. 33-41.
- COLAS-BLAISE, Marion. Subjetividad, subjetalidad y subjetivación : cómo llegar a ser sujeto. *Tópicos del Seminario*, II, 41. 2019a. p. 57-78.
- COLAS-BLAISE, Marion. Comment penser le « proto-embrayage » ? L'épreuve du texte littéraire. In: ESTAY-STANGE, V.; HACHETTE, P.; HORREIN, R. (dirs). *Sens à l'horizon ! Hommage à Denis Bertrand*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas, 2019b.
- COQUET, Jean-Claude. *Phusis et logos. Une phénoménologie du langage*. Paris : PUV, 2007.
- DASTUR, Françoise. Merleau-Ponty et la pensée du dedans. In: RICHIR, M.; TASSIN, É. (dirs). *Merleau-Ponty. Phénoménologie et expérience*. Paris : Million, 1992.
- DELEUZE, Gilles. *Le pli. Leibniz et le baroque*. Paris : Minuit, 1988.
- DONDERO, Maria Giulia. Les discours syncrétiques : sur les rapports entre totalité et parties. In: BADIR, S.; DONDERO, M. G.; PROVENZANO, F. (dirs.). *Les discours syncrétiques : poésie visuelle, bande dessinée, graffiti*. Liège : Presses Universitaires de Liège, 2019.
- FONTANILLE Jacques. Le tournant modal en sémiotique. *Organon. Revista do Instituto de Letras da UFRGS*, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, n. 23, 1995. p. 177-193.
- FONTANILLE, Jacques. *Sémiotique du discours*. Limoges : Pulim, 2003 [1998].
- FONTANILLE, Jacques. *Pratiques sémiotiques*. Paris : PUF, 2008.
- FONTANILLE, Jacques. Les modes d'existence : Greimas et les ontologies sémiotiques. *DÍLBÍLÍM DERGÍSÍ*, 2014/2. p. 7-22.
- FONTANILLE, Jacques. Des actes d'énonciation aux modes d'existence. À propos de « Petite philosophie de l'énonciation » de Bruno Latour. *Documenti di Lavoro del CISS di Urbino*, 8, 2017. p. 53-63.
- FONTANILLE, Jacques; COUÉGNAS, Nicolas. *Terres de sens. Essai d'anthroposémiotique*. Limoges : PULIM, 2018.
- GREIMAS, Algirdas J. L'actualité du saussurisme. *Le Français moderne*, 3, 1956. p. 191-204.
- GREIMAS, Algirdas J. *Sémantique structurale*. Paris : Larousse, 1966.
- GREIMAS, Algirdas J. *De l'imperfection*. Périgueux : Fanlac, 1987.
- GREIMAS, Algirdas J., COURTÉS, Joseph. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette, 1979.
- GREIMAS, Algirdas J., FONTANILLE, Jacques. *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil, 1991.

- GUILLAUME, Gustave. *Temps et verbe*. Paris : Champion, 1970 [1929].
- HERMANS, Paul. A. J. *Greimas : maître de la fiducia. Racommoder sens et (con)science*. Édition Semiosis, 2019.
- JAMES, William. Does "Consciousness" exist? *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. 1, 18, 1904. p. 477-491.
- JAMES, William. *Traité de psychologie*. Traduit par Nathalie Ferron. Paris : Les Empêcheurs, 2003 [1892].
- JAMES, William. *Essais d'empirisme radical*. Paris : Flammarion, 2005 [1912].
- LAPOUJADE, David. Étienne Souriau. Une philosophie des existences moindres. In: Debaise, D. (dir.). *Philosophie des possessions*. Dijon : Les Presses du réel, 2011. p. 167-196.
- LAPOUJADE, David. 2017. *Les existences moindres*. Paris : Minuit, 2017.
- LATOUR, Bruno. *Enquête sur les modes d'existence*. Paris : La Découverte, 2012.
- LATOUR, Bruno. Sur un livre d'Étienne Souriau : les différents modes d'existence. In: COURTOIS-L'HEUREUX, F.; WIAME, A. (dirs). *Étienne Souriau. Une ontologie de l'instauration*. Paris : Vrin, 2015.
- LYOTARD, Jean-François. *L'Inhumain. Causeries sur le temps*. Paris : Galilée, 1988.
- MERLEAU-PONTY, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, 1945.
- PARRET, Herman. *Épiphanies de la présence*. Limoges : PULIM, 2006.
- ROSENTHAL, Victor; VISETTI, Yves-Marie. Expression et sémiologie pour une phénoménologie sémiotique. *Rue Descartes*, 70, 2010/4. p. 24-60.
- SOURIAU, Étienne. *Avoir une âme. Essai sur les existences virtuelles*. Paris : Les Belles Lettres, Annales de l'Université de Lyon, troisième série, fasc. V, 1938.
- SOURIAU, Étienne. *L'instauration philosophique*. Paris : Alcan, 1939.
- SOURIAU, Étienne. *Les deux cent mille situations dramatiques*. Paris : Flammarion, 1950.
- SOURIAU, Étienne. *La correspondance des arts. Éléments d'esthétique comparée*. Paris : Flammarion, 1969 [1947].
- SOURIAU, Étienne. *Vocabulaire d'esthétique* (dir. A. Souriau). Paris : PUF, 1990.
- SOURIAU, Étienne. *Les différents modes d'existence* suivi de *De l'œuvre à faire*. Paris : PUF, 2009 [1943, 1956].
- STENGERS, Isabelle; LATOUR, Bruno. Le sphinx de l'œuvre. In: SOURIAU, Étienne. *Les différents modes d'existence* suivi de *De l'œuvre à faire*. Paris : PUF, 2009.

Semiotics at the risk of Souriau: from phenomenology to realistic ontology

 COLAS-BLAISE, Marion

Abstract: The aim of this article is to re-examine the duality of subject (of knowledge) vs. object (knowable) and to argue for its renewal and, ultimately, its overcoming in the light of Greimasian and postgreimasian semiotics, as well as of Étienne Souriau's plurimodal ontology. To this end, a set of key concepts – the meaning of being and the being of meaning, subjectivity and objectivity, presence, event, point of view, imperfection, letting be and letting do, making be and making do, the one and the multiple, singularity and arrangement – are analysed from the point of view of semiotics and of Souriau's theory of “instauration”. Next, the article proposes to study the role played, in semiotics, by the general modes of synaptic, modality and alteration and by the modulations of existence to which they command. Throughout this course, attention is paid not only to the impact that consideration of the theory of instauration can have on the future of semiotics, but also to the development of epistemological semiotic reflection.

Keywords: semiotics; epistemology; phenomenology; plurimodal ontology; modes of existence.

Como citar este artigo

COLAS-BLAISE, Marion. La sémiotique au risque de Souriau : de la phénoménologie à une ontologie réaliste. *Estudos Semióticos* [online]. Volume 16, número 3. Dossiê temático: “Semiótica e Epistemologia”. São Paulo, dezembro de 2020. p. 18-44. Disponível em: <www.revistas.usp.br/esse>. Acesso em: dia/mês/ano.

How to cite this paper

COLAS-BLAISE, Marion. La sémiotique au risque de Souriau : de la phénoménologie à une ontologie réaliste. *Estudos Semióticos* [online]. Vol. 16.3. Thematic issue: Semiotics and Epistemology. São Paulo, december 2020. p. 18-44. Retrieved from: <www.revistas.usp.br/esse>. Accessed: year/month/day.

Data de recebimento do artigo: 24/07/2020.

Data de aprovação do artigo: 25/09/2020.

Este trabalho está disponível sob uma Licença Creative Commons CC BY-NC-SA 4.0.

This work is licensed under a Creative Commons License CC BY-NC-SA 4.0.

